

FRANCK & VAUTRIN

LES AVENTURES DE BORO,  
REPORTER PHOTOGRAPHE

*Boro, Est-Ouest*

*Roman*

Fayard & Grasset

Les éditions Fayard remercient Étienne Dubslaff pour ses conseils  
sur la topographie du Berlin des années 1960.

Couverture :  
Dessin de couverture : © Enki Bilal  
Conception graphique : Le Petit Atelier

© 2022 Librairie Arthème Fayard/Grasset.

ISBN : 978-2-213-71268-0  
Dépôt légal : avril 2022

*Belle route et rendez-vous dans les nuages...*

Jean Vautrin

*Pour Enki, à nos fraternités multiples et trentenaires,  
à ses pinceaux et ses couleurs  
sans qui Boro serait un homme sans visage.*

## *Vautrin blues*

**B**oro, reporter-photographe, est né il y a quelque trente-cinq ans sous les plumes de Jean Vautrin et de moi-même. À l'époque, certains éditeurs balançaient sur le marché des pavés peu comestibles qualifiés de « livres de plage » parce qu'ils étaient publiés juste avant l'été et aussi, sans doute, en raison de leur poids qui en faisait de bonnes cales sous la nuque. Une façon de ne pas bronzer tout à fait idiot.

À la veille d'une de ces saisons, Dominique-Antoine Grisoni, l'un de mes amis éditeurs, m'avait demandé de corriger (mais pas d'écrire ou de réécrire) les mille pages d'un de ces bouquins. Comme le temps manquait, j'avais accepté de me charger du dernier tiers, lui-même s'occupant de la partie du milieu tandis qu'un autre s'attacherait aux trois cents premières pages. Le livre parut. Il fut salué par la critique. Il avait été révisé par un trio de professionnels. Aucun d'entre nous n'en avait lu la totalité.

À l'issue de cet exercice, j'ai pensé qu'on pouvait faire mieux. C'est-à-dire plus convenable. Plus vertueux. S'éloigner des rives un peu glauques sur lesquelles de faux auteurs signaient des romans écrits par d'autres. Là-dessus, j'ai rencontré Jean Vautrin. C'était sur le stand d'un de nos éditeurs, quand les salons du livre se tenaient au Grand Palais, à Paris. Jean m'a initié au pauillac. La dive bouteille a libéré nos langues. Nous nous sommes fait un serment d'alcooliques : nous inventerions un personnage

humaniste, porte-parole des battus de l'Histoire, engagé dans les combats de son époque – ce qui était une manière de parler de la nôtre. Il parcourrait l'Europe des années trente, voire quarante, cinquante et soixante. Jean voulait qu'il fût photographe, et moi reporter. Il serait donc reporter-photographe. Un peu métèque, plutôt d'Europe centrale, boiteux – car une faille dans la vie, c'est mieux qu'une boursouflure. On lui attribuerait une canne qu'il utiliserait comme une lame bien aiguisée, trempée dans l'encrier des colères et des révoltes. Il serait un héros magnifique. On déclinera ses aventures en respectant les règles du roman populaire français du XIX<sup>e</sup> siècle : ne jamais s'ennuyer, rebondir en toute occasion, raconter l'époque, écrire avec élégance.

Jean a trouvé le nom de Blèmia Borowicz. Nous avons choisi l'éditeur ensemble : Fayard, en hommage à ce pionnier qui fut l'un des premiers à démocratiser la lecture en vendant des ouvrages à bas prix. Et nous nous sommes lancés. C'était longtemps avant le Goncourt de l'un et le Renaudot de l'autre. Nous n'avions pas lu nos livres respectifs. Ayant rédigé pour le compte d'autrui nombre de mémoires et de traités portant sur tout et n'importe quoi (mais jamais de romans, sinon les miens), j'ai proposé à Jean d'adopter le style neutre et sans fioritures qui convient à ce genre d'écrits. À la lecture de ses premières pages, j'ai pris l'eau de toutes parts. Noyé. Coulé. Suffoquant devant un style d'une richesse inouïe, des mots rares, une expression toujours harmonieuse faite de courbes et d'images imprévisibles, frappant juste, toujours. Ma phrase, à côté, sèche et concise, avait la pâleur des gisants. Qu'allions-nous faire ? Jean a suggéré que nous inventions un troisième auteur. Il s'appellerait Franck & Vautrin, son style serait un mélange des deux nôtres : il suffisait que je coupe chez lui et qu'il allonge chez moi. À quatre mains, on y arriverait bien...

Ainsi est né Blèmia Borowicz. Blèmia, pour le prénom, Borowicz pour le nom, Boro pour la signature. Notre camarade Enki Bilal lui a donné un visage que nous avons

VAUTRIN BLUES

adopté, corrigeant sur les premières épreuves de *La Dame de Berlin* la description que nous avons faite de notre reporter.

J'ai écrit cet opus, *Boro, Est-Ouest*, seul. L'œil et la conscience de mon ami de plume et de cœur, mon complice de tant d'années, de tant de colères sociales, de tant d'espoirs, m'ont terriblement manqué. Nous relisions nos phrases comme des lignes de la main dont on connaissait par cœur chaque sinusoïdale. Ça doit ressembler à cela, la fraternité. Nous partagions la même vision du monde – sans quoi Boro n'aurait jamais existé –, nous nous réchauffions au feu de nos paroles lorsque l'univers nous balançait ses froids sarcasmes, et nous fêtions ensemble les rares bonnes nouvelles qui éclaircissaient l'horizon de cette société qui se délite sous nos pas. Nous divergions sur un seul point : Jean voulait que Boro meure à la fin de ses aventures. On s'était tracé un horizon : cinq tomes, le dernier sur les barricades de mai 68. Voici le neuvième. Nous n'en sommes qu'à la naissance du mur de Berlin. C'est dire que l'exercice nous a dépassés. Et je n'ai pas fait mourir notre reporter-photographe : un jour, peut-être, une autre plume prendra la relève de ce Franck & Vautrin que je cultive seul désormais, le cœur très lourd.

D.F.

I

## OPÉRATION ATTILA

## *Monsieur Klement*

Le paysage alentour était d'un vert sombre lézardé par des traînées de poussière ocre. Elles dessinaient des courbes et des angles qui empruntaient au cubisme une architecture peu compréhensible. Faute de pouvoir mieux s'occuper, Blèmia Borowicz en suivait les méandres tout en gardant un œil sur les deux jeunes hommes qui observaient la route à travers les fentes pratiquées dans la bâche salie du camion. Ils se tenaient à croupetons, jumelles en mains. Lui-même était assis sur un coffre en bois qui faisait office de banc. Il avait appuyé sa canne contre le caoutchouc d'une roue de secours boulonnée sur la tôle. Son matériel photo était enfermé dans une sacoche de cuir qu'il avait glissée sous ses genoux. Comme les deux inconnus, auxquels il fallait probablement ajouter le chauffeur du camion qui n'avait pas quitté son siège, Boro attendait. Cela faisait maintenant trois bonnes heures qu'il avait atterri à Buenos Aires. La douane franchie, il avait été embarqué par des hommes qu'il ne connaissait pas, dans un bahut poussif et bringuebalant sans doute récupéré dans les rebuts de l'armée américaine.

La fatigue du voyage pesait sur ses épaules. Elle était contrariée par l'excitation qui le gagnait toujours lorsqu'il mettait le pied sur le territoire d'un nouveau reportage. De celui-ci, il ignorait tout. Mais la source était crédible. Il avait une confiance absolue en la personne qui avait téléphoné au standard de l'agence Alpha-Press, demandé

à lui parler, laissé un nom et un numéro de téléphone qu'il avait rappelé depuis Düsseldorf où il se trouvait lorsque le message lui avait été transmis.

Il n'était même pas repassé par Paris. Il avait voyagé sur un Boeing 707 de la Lufthansa. À peine dormi. Le dos moulu par les courbatures dues à la position quasi fœtale qu'il avait conservée durant tout le voyage faute d'avoir pu obtenir meilleur siège. Son voisinage immédiat se composait d'un enfant enrhumé qui toussait avec la régularité d'un coucou saluant chaque minute, d'un père morigénant durement une mère aux petits soins, des interpellations répétées des hôtesses et garçons de cabine exigeant que la canne fût rangée en amont du passage, ligne jaune infranchissable.

De Buenos Aires, Boro n'avait rien vu. Entendu seulement : des klaxons, des vociférations, le fourmillement sonore d'une capitale encombrée de cycles, de voitures, de vendeurs à la criée. La troisième métropole du continent américain après New York et Chicago, vantait un prospectus saisi au contrôle.

On avait rapidement quitté le poumon de la ville pour des périphéries plus calmes, jusqu'à une succession de transversales qui avaient abouti à une route mal carrossée en bordure de laquelle le camion avait stoppé. Depuis, on attendait. Qui ? Quoi ? Boro l'ignorait. Il éprouvait une sensation bizarre : comme s'il avait été enlevé par des kidnappeurs qui le laissaient libre de ses mouvements. Il avait tenté d'échanger quelques mots avec eux avant de comprendre qu'il n'obtiendrait aucune réponse aux questions qu'il se posait. Était-ce une consigne ? Ils parlaient une langue qu'il reconnaissait sans la comprendre. En ajustant une à une les quelques pièces dont il disposait, il avait fini par découvrir le genre de mission dont ils étaient chargés. Pour autant, la sienne lui demeurerait inconnue. Il avait apporté ses appareils photo ainsi qu'on le lui avait demandé, mais ignorait quel usage il en ferait. Il savait seulement qu'il était là comme photographe. Ou comme reporter-photographe.

*MONSIEUR KLEMENT*

Non loin, il y eut un bruit de moteur, sans doute un autre camion, peut-être un autocar, un diesel en tout cas, qui ralentit dans un grincement de freins avant de s'arrêter. L'un des deux hommes plantés devant le trou de la bâche leva le pouce, céda la place à l'autre avant de se tourner vers Boro. Il souriait. En anglais, il dit :

– C'est lui.

D'un signe de la main, l'autre confirma.

– Venez, dit le premier au reporter.

Cette fois, il avait parlé en français. Boro quitta son banc et approcha de la minuscule ouverture pratiquée dans la bâche. On lui tendit la paire de jumelles. Il l'accommoda à sa vue. Cent mètres plus loin, dans l'ombre du soir naissant, l'autocar redémarrait. Une femme obliqua sur la droite. Un homme venait vers eux. Il marchait courbé, la main droite enfoncée dans la poche d'un long manteau. Il avait une cinquantaine d'années, le cheveu noir mais la calvitie prononcée, des lunettes sur le nez, une taille élancée pour un petit mètre quatre-vingts.

– Regardez-le bien, murmura le jeune homme qui parlait le français.

Il s'était approché si près du reporter que son souffle lui chatouillait l'oreille.

– Il a l'air gentil comme ça...

Le timbre de la voix était empreint d'une sourde émotion. En même temps, le jeune homme avait saisi le bras de Boro, et il le serrait si fortement, avec tant de violence que le reporter attendit un instant avant de se dégager, comme s'il souhaitait que son geste fût perçu comme le mouvement d'une délicate compréhension.

Le visage du voyageur grossit dans l'ocilleton jusqu'à en occuper toute la circonférence. Il avait les traits tirés, des cernes épais et sombres, de petits yeux à la couleur indiscernable, mobiles et fureteurs comme ceux d'un caïman en éveil. Boro le perdit de vue au moment où il dépassa le camion. Le jeune homme qui lui avait adressé la parole en français l'entraîna vers un autre angle du camion, où un deuxième trou avait été pratiqué dans la bâche. L'homme au manteau noir poursuivait sa route d'un pas tranquille.

Sa main droite n'avait pas quitté sa poche. Il traversa et se dirigea vers une maison éloignée, basse comme une casemate. Il poussa une grille, jeta un coup d'œil circulaire autour de lui et disparut derrière une porte avant de réapparaître brièvement dans le carré d'une fenêtre éclairée. Puis tout fut éteint, et Boro descendit du camion.

– Fais comme si tu te promenais, dépasse la maison, observe bien, commanda le jeune homme qui parlait le français. Continue sur la route jusqu'au moment où une voiture s'arrêtera à ta hauteur. Elle t'emmènera vers quelqu'un que tu connais.

– Un jour ou l'autre, ai-je une chance de retrouver ma valise ?

– Ce soir. À ton hôtel.

– Quel hôtel ?

– Tu poses trop de questions, répondit le jeune homme avec un sourire froid.

Il lui assena une bourrade légère sur l'épaule et revint vers le camion. Il y monta. Boro avait à peine eu le temps d'apercevoir une figure juvénile constellée de taches de rousseur très pâles. Le camion démarra dans un nuage noir. Il vacilla, incertain, entre le fossé qu'il quittait et le ruban sombre d'une mauvaise route, puis les feux rouges s'éloignèrent, le silence tomba, et Boro se retrouva seul. Il assura sa canne dans une main, remonta la lanière de sa sacoche à l'épaule et entreprit de marcher aussi naturellement que possible, se demandant quelle raison il inventerait si la question lui était posée pour justifier la présence dans une banlieue éloignée de Buenos Aires d'un Hongrois boiteux qui ignorait lui-même pourquoi il se trouvait là.

Dans la nuit tombante, il distingua sur sa droite le double sillon métallique d'une voie de chemin de fer. En amont des rails, il y avait un talus encombré d'herbes folles et de détritrus. La route constituait la troisième parallèle de ce paysage lugubre. Elle était caillouteuse et creusée d'ornières. Quelques rares maisons la bordaient, toutes joyeusement éclairées sauf celle dans laquelle l'homme au manteau noir était entré. Elle paraissait plus basse que les autres, plus compacte, elle était ramassée avec un toit

comme une casquette, très en retrait du cordon de la route. Les murs extérieurs étaient en briques apparentes et les fenêtres étroites et grillagées. Un bunker.

Comme Boro passait devant, une lampe s'alluma en façade, une femme apparut de face, puis de profil, se pencha légèrement, sans doute sur un évier ou un plan de travail, et un jeune garçon vint derrière elle, l'asticota gentiment avant que ce charmant tableau d'une famille préparant le dîner disparût, emporté par la lente progression du reporter. « Fais comme si tu te promenais », lui avait-on dit. Il releva une nouvelle fois l'absurdité d'un tel commandement, y ajoutant une évidence : non seulement hongrois, non seulement boiteux, mais, circonstance aggravante, choisissant les sites les moins attrayants d'un pays qui en recelait beaucoup, et de bien plus magnifiques !

Il pressa insensiblement le pas. Un panonceau lui indiqua qu'il se trouvait rue Garibaldi. Un phare apparut au loin, puis un autre, un troisième, et il entendit les péta-rades caractéristiques de motocyclettes gonflées par des mécanos amateurs. Presque aussitôt, sur le côté opposé de la route, surgit une bande de jeunes gens chevauchant ces engins trafiqués. Ils allaient à deux et même à trois sur leurs montures, sans casques, chantant et riant dans le soir tombant. Ils passèrent devant le reporter qui s'était légèrement déporté vers la droite, comptant sur la déclivité du talus pour disparaître de leur champ de vision. Ils s'arrêtèrent cinquante mètres plus loin, devant la maison-bunker. Boro se retourna. L'un des passagers sauta à bas de la motocyclette. Les autres attendirent qu'il eût disparu dans les profondeurs de la bâtisse pour faire vrombir les moteurs et s'éloigner dans un sillage sonore, joyeux et inoffensif.

Boro scruta l'ombre. Le silence était retombé sur cette campagne glauque où nulle voiture n'approchait. Peut-être aucune ne s'arrêterait-elle devant lui, peut-être resterait-il seul sur ce territoire peu hospitalier, ayant perdu son bagage, obligé de se débrouiller par lui-même pour revenir à Buenos Aires, changer ses francs et ses marks en pesos, choisir un hôtel, rentrer en France. Rien de tout cela ne l'effrayait : il s'était débrouillé de situations infiniment plus

*BORO, EST-OUEST*

compliquées. Il ne concevait pas, en revanche, d'ignorer longtemps la raison pour laquelle on l'avait fait venir là. Il se voyait mal retrouver ses camarades de l'agence Alpha-Press, entrer dans le saint des saints du comité de rédaction – son propre bureau – et y avouer qu'on l'avait baladé. Il entendait déjà les sarcasmes de Bertruche, les ricanements de Germaine Fiffre, le rire insolent de Pázmány, le regard moqueur de Jolan, et, même si le Choucas de Budapest, Béla Prakash, le plus fidèle d'entre tous, ne manquerait pas de le soutenir et de lui venir en aide, il ne sortirait pas indemne d'un tel ridicule. Paris-Düsseldorf, Düsseldorf-Buenos Aires, Buenos Aires-Paris pour rien !

La perspective d'une déchéance aux fondements incontestables conduisit le reporter à stopper net sa marche. Aucun véhicule en vue. Il traversa et revint sur ses pas. Un souffle d'air chaud fit voler les pans de son manteau. Il assura sa canne, comme une arme prête à le défendre, puis il se moqua de lui-même : en quoi l'homme qu'il avait aperçu à travers un trou percé dans une bâche de camion, la femme occupée à cuisiner sous le regard d'un adolescent curieux, un garçon adepte des rodéos motocyclistes, présentaient-ils un danger ?

Approchant de la maison, il constata que les lumières en façade étaient toutes éteintes. La famille était-elle passée à table dans une pièce donnant sur le versant ? Il s'interrogeait pour savoir s'il allait enjamber le grillage afin de passer de l'autre côté, sonner à la porte, ne rien faire, quand les phares d'une voiture s'allumèrent brusquement sur sa gauche, perpendiculairement à la route. En même temps, un bruit de démarreur tiré du sommeil indiqua au reporter qu'il était surveillé. Avant de se retourner, il eut le temps de lire le nom inscrit sur la boîte aux lettres de la bâtisse au toit plat : Klement.